

**APPELFELD Aharon, *Des jours d'une stupéfiante clarté*, Paris, Editions de l'Olivier (trad. hébreux 2014), 2018**

Théo Kornfeld, vingt ans, aussitôt libéré du camp de concentration nazi, n'a plus qu'une idée en tête : retrouver sa maison, son père, sa mère. Au risque de survie se substitue le risque de vie, au combat contre le désespoir succède le combat pour l'amour. Le message est limpide : dans *quelques circonstances que ce soit*, à commencer par les plus extrêmes, notre unique but demeure la *quête de sens*, ce sens qui fonde notre dignité et qui fait de nous une personne unique au monde. Seules les circonstances changent, et avec elles nos priorités. Théo vit ces quelques jours de marche comme une démarche initiatique. Cette démarche qui mène aux secrets de l'humain. Le titre de l'ouvrage le proclame comme une prophétie : la «stupéfiante clarté» est une *révélation* qui s'impose d'elle-même, parce qu'elle n'est rien d'autre que la *vérité simple de l'humain*, la vérité qui surgit dans le face-à-face de la rencontre. C'est que chaque rencontre nous est donnée comme une opportunité de faire le bien ou le mal, soit de gérer bien ou mal, en responsabilité, le rapport à l'autre et, partant, le rapport à soi. Le rapport au Dieu de la Bible n'est pas sollicité par l'auteur de manière explicite, et le texte pourrait passer pour a-théologique, s'il n'était deux exceptions omniprésentes : une *spiritualité* viscéralement incarnée et le souvenir envahissant d'une *mère*. Cette *spiritualité* incarnée dans les gestes de la vie de tous les jours est avant tout la marque d'une culture profondément judaïque. Elle est bien sûr aussi celle de la culture chrétienne dans la mesure où celle-ci est le prolongement de celle-là. Quant à cette *mère* envahissante, elle est le seul rapport explicite à Dieu. Un rapport empreint d'une certaine déviance, puisque cette mère juive trouve son Dieu à travers le Bach que chantent les monastères chrétiens, et qu'elle le vit avec une exaltation malade qui emporte son amour pour son fils et son mari. C'est d'abord ce rapport déviant, mais qui reste un rapport de mère à fils, que Théo va redécouvrir et apprendre à gérer au fil de ses rencontres. C'est ensuite cette expérience *in vivo*, pratiquée dans l'immédiateté d'une succession de rencontres marquées des plaies béantes des camps, qui le fait passer de son enfance, à la vie réelle et à la maturité. C'est enfin le sens qu'il donne à son expérience de la shoah, qui est sublimée en expérience de la vie, de sa vie. Parce qu'avec la shoah l'humanité se révèle dans la lumière crue de ce qu'elle est en vérité, ni plus ni moins que capable du pire comme du meilleur, du plus absurde comme du plus signifiant, et que l'après-shoah la laisse dans la nudité crue de sa vérité. L'important reste l'espérance qui demeure envers et contre tous, l'espérance de la justice et de la vérité qui rejoint celle de l'amour. Une espérance qui motive notre quête responsable, engagée, inlassable, et qui fonde notre personne dans ce qu'elle a de libre, de responsable, d'humain, en un mot, encore une fois, de digne.

Cette fiction autobiographique interpelle opportunément notre sensibilité dans ce monde qui a tendance à sombrer dans la fausse bonne conscience au gré du lissage systémique de ses valeurs.

*Jean-Marie Brandt, 23 février 2018.*